

Nos histoires ont toujours déjà commencé, se poursuivent ailleurs, reprennent en d'autres temps, et ne s'achèvent jamais. Elles sont perpétuellement en cours, parce que nos histoires sont les histoires du monde.

*Le Livre des Rumeurs vagabondes,*  
Anonyme persan, début XVIII<sup>e</sup> siècle.

## SANG 1

Ta guérison, ma déraison, disait quelquefois le docteur Delatour à ses patients, s'il les tutoyait; souvent. C'est une folie, même pour le sauver, de tremper ses mains dans le cœur et le sang d'un malade. Ta guérison? Ma déraison.

Ils étaient rarement choqués; parfois. Un chirurgien cardiaque imprévisible, le docteur Étienne Delatour, on s'engageait avec lui jusqu'à la mort ou à sa renaissance, ou on l'évitait. Plus abrupt que franc, menaçant avant d'être rassurant, il mettait les cœurs défaillants à l'épreuve, les patients s'en remettaient, pas toujours les bien-portants, pas toujours ses confrères. Il aimait ne pas plaire à tout le monde, ça peut coûter les yeux de la tête.

Il n'a pas oublié sa première opération en pleine responsabilité, à cœur ouvert, après des années d'internat, puis d'exercice sous l'autorité de chefs de service, en Touraine. L'équipe la plus expérimentée l'entoure, met en place les procédures les mieux rodées. Rien de simple, mais rien d'insurmontable : un cas courant, un solide de cinquante ans, une valve mitrale lésée, à remplacer.

Le thorax est ouvert, la circulation extracorporelle mise en place, Étienne Delatour accède aux cavités cardiaques, puis aux valves, le temps qu'il faut, travail soigné.

La mitrale est là, la retirer soigneusement, bientôt le moment de poser la prothèse. Un peu de sang à surveiller, saignement modéré, habituel.

A-t-il, se sentant trop vite près du terme de l'intervention, accéléré, sans s'en rendre compte, le mouvement ? Un geste maladroit ? Une perforation ? Non, pas remarqué, aucun membre de l'équipe, autour de lui, n'a rien à redire, pourtant c'est l'hémorragie massive.

Il gueule un coup, réclame de l'assistance, on se rassemble. Le docteur Delatour ne le confiera jamais à personne, à ce moment, l'onde de sang gonflant sous ses yeux, les défaillances du corps s'enchaînant, son aisance l'a abandonné. Il s'est senti tomber, perdre pied pour de bon, l'impression de ne plus rien savoir, plus d'une douzaine d'années d'études et de pratique anéantie, le vide en lui.

Il ne lui reste que la force de ne pas le montrer ; la honte, s'il disait : Je m'en vais, débrouillez-vous. Il se secoue, pas de place pour la honte, la vie d'un homme encore jeune et fort ne doit pas dépendre de sa honte ou de sa peur. Il gueule encore, réclame les clamps, les prend, les repose, comprime un instant avec les pouces, se trouve bête, le temps de reprendre ses instruments, de trifouiller là-dedans, jusqu'à ce qu'il éprouve la sensation de sortir de lui-même, extracorporel à son tour : il flotte quelque part, là-haut, et voit un type masqué, ganté, harnaché, qui pourrait être lui, on se ressemble tous alors, se pencher sur une cage thoracique ouverte. Des gestes lui échappent, qu'il juge inconsidérés, mais l'homme semble s'acharner sur ce morceau de corps. L'équipe autour de lui attend ses injonctions. Le chirurgien, lui semble-t-il, dit n'importe quoi ou se contredit, se jette sur le flux de sang, s'interrompt, reste en suspens, s'agite de nouveau, n'importe comment. Les autres se taisent, semblent obéir à des ordres venus d'ailleurs.

La sensation, enfin, de se poser en douceur sur le sol, de se fondre dans ce corps animé et anonyme. Le docteur Delatour constate l'accumulation persistante de sang, en voie de résorption toutefois. Encore quelques minutes, le flux est endigué, le circuit reprend la voie prévue. Achéons de poser la prothèse de valve mitrale, rétablissement de la circulation, drains, fermeture du thorax, l'équipe finit le travail.

Son plus grand étonnement, au terme de l'opération, a été de recevoir les félicitations de tous... son impressionnante maîtrise... sa sérénité face à l'invasion du sang... la précision des ordres... la confiance inspirée... la force d'entraînement... Que des mots gentils, des claques dans les mains, des caresses aux épaules... Un futur cador...

Il s'enferme pour se changer, se laver, il pleure. Il essaie de revivre l'opération : est-il possible que les autres ne l'aient pas perçue comme lui ? Une illusion, sans doute, ce détachement physique, presque un arrachement du sol, mais une illusion aussi, ce sentiment d'être simplement démuné ? Il ne peut l'avouer à personne, a-t-il au moins le droit de s'avouer à lui-même qu'il a sauvé un patient, parce qu'il a perdu ses moyens ? L'équipe médicale lui a fait un triomphe, alors que le succès de l'intervention pourrait n'être qu'accidentel, peut-être miraculeux. Un chirurgien cardiaque ne doit pas se contenter de miracles, s'il veut faire carrière.

L'anesthésiste a repéré les traces de ses larmes, grande claque dans le dos, rire bienveillant, on est tous passés par là, le relâchement de la tension, la première fois tout seul, mais quelle première fois... Quelle émotion, n'aie pas honte, laisse-toi aller, pleure de joie...

Étienne Delatour reprend figure d'homme, le rouge de ses yeux s'atténue. Les autres, collectivement, ne peuvent pas s'être trompés de bout en bout sur lui, ses

paroles, ses gestes. La vérité, c'est ce qu'ils ont vu et entendu, dont ils témoignent devant le chef de service, pas ce qu'il a cru des minutes entières. Une légère perturbation d'un instant, probablement, amplifiée par l'angoisse, distendue dans le temps, mais sans conséquence véritable sur son jugement et ses actes. Ce serait inquiétant, si cela se reproduisait. Aujourd'hui, rien de déterminant dans une intervention de trois heures. Le trouble d'une première, probable qu'il ne revivra jamais cette expérience.

Il marche vers son appartement, aspire à oublier ses doutes, les oublie déjà. Ne lui reviennent que les paroles et les regards admiratifs, il se sent plus fort en poussant sa porte. Le patient, quelques jours plus tard, à une visite de contrôle, informé du déroulement de son opération... l'invasion repoussée du sang et de quelle manière... ébahi de sa santé recouvrée, rajeuni de vingt ans... est le premier à entendre de la bouche du docteur Delatour, aussi ému que lui : Ta guérison... oui, ta guérison... Ma déraison.

L'homme guéri n'est pas sûr d'avoir compris le dernier mot, flatté seulement que le jeune chirurgien se laisse aller à le tutoyer, comme un ami qui a su toucher son cœur.

Étienne Delatour n'allait pas passer sa vie à ruminer ce premier incident. La multiplication des interventions, routine et maîtrise, on a autre chose à penser... Seule la phrase est restée, détachée de son origine. Du moins, il le croyait, jusqu'à aujourd'hui, où il repense à ce patient, à son hémorragie; obligé d'y repenser, comme il est obligé de revoir défiler dans sa tête le déroulement d'une autre intervention, un an et demi après la première.

Entre-temps, il avait montré ses ressources, entouré de la confiance du service, sans incident majeur. Le

professeur lui a confié le pontage d'une septuagénaire. L'art de la déviation lui plaisait déjà par-dessus tout. On a un chemin impraticable dans un corps, comme dans un jardin ou dans une forêt mal entretenus, on rouvre une voie disparue ou étouffée par la végétation. Le patient n'imagine pas ce qu'on trafique dans son corps en ces termes, mais c'est bien du jardinage, de la plomberie aussi, et de la sculpture. On lui moule une nouvelle configuration interne, pas loin du génie civil, pendant qu'on y est. Art, botanique et industrie, c'était tout ça à la fois, la chirurgie cardiaque, dans l'esprit du docteur Delatour. Sa nouvelle déraison de l'époque : après un an et demi de succès, il commençait à se sentir infailible, tous les talents, artiste, jardinier, ingénieur, accessoirement médecin.

Ce jour-là, cette femme de soixante-quinze ans, fatiguée par la vie, mais un pontage simple, avec l'équipe habituelle, à l'exception de l'anesthésiste. Enfin, ça tournait, on avançait, sans hésitation. Un moment d'incertitude toutefois : problème de coagulation, un saignement prenait de l'ampleur.

Le docteur Delatour a levé les yeux, un quart de seconde : allait-il se retrouver là-haut, collé au plafond, au-dessus des néons, à regarder un type masqué agir ? Rien de ce genre, il restait stable sur ses jambes, calme et froid comme jamais. Tout le monde restait coordonné autour de lui, les demi-mots suffisaient, c'était lui le patron, précis, on le suivait.

L'hémorragie a reculé dans un délai raisonnable, Étienne Delatour souriait sous son masque, quel chemin depuis un an et demi. Attention, pas trop de décontraction, c'était le moment de suspendre le pont aérien, avec sa dextérité incontestable. Il fignolait, sans impatience, des doigts de dentellière.

Une seconde, c'est le chambardement. La femme, dans la profondeur de son sommeil, arrête tout. Le jeune anesthésiste panique un moment, Delatour le secoue, redescends sur terre, bon Dieu...

L'équipe déterminerait plus tard une complication pulmonaire, entraînant un collapsus cardio-vasculaire. On s'est tenu, on a manœuvré, insisté, on a abandonné. Le chirurgien a retrouvé son casier, les mêmes larmes que l'autre année. Pas les mêmes? Si, la science peut dire ce qu'elle veut, il est sûr qu'on n'a pas deux sortes de larmes, pour la joie ou pour le malheur; les mêmes, exactement.

Sa première perte peropératoire, alors que l'intervention arrivait à son terme, tout sous contrôle, et la patiente s'est échappée. Le docteur Delatour a reçu de nouvelles tapes dans le dos... des mains lui ont serré les épaules... il fallait bien que ça arrive un jour... Il avait prévenu la femme; risqué dans son état, des pathologies multiples; vérité et précaution; il était confiant, pourtant, et l'opération, à l'exception d'un petit incident, s'était déroulée à la perfection. Le cas n'était pas si lourd.

Étienne pleurait de plus en plus fort, sans se cacher, les mains de consolation se multipliaient sur sa tête, son cou, dans le dos. Un premier décès direct, une chance d'avoir été épargné jusqu'ici, ça se reproduira, faut s'habituer. Il ne s'y est jamais habitué, même des années plus tard, alors qu'on met en cause, aujourd'hui, son comportement face aux patients, la mortalité dans son service.

Les certitudes des membres de l'équipe, à ce moment-là, fondées sur l'expérience, lui faisaient plus de mal que son échec. Il s'était dégagé et enfermé: ce n'était pas seulement la perte de la malade, une petite dame pâle et vive, qui le troublait, plutôt d'avoir gardé si long-

temps l'illusion de la maîtrise sur les événements. Incapable de faire cesser ses larmes, incapable de remédier à un malaise, vraiment aucune maîtrise, si c'était ça le fond de sa personnalité... un chirurgien plein de promesses... Était-il le seul comme ça ? Il ne pouvait pas croire qu'être chirurgien, c'était pleurer tout le temps, soit parce qu'on avait sauvé quelqu'un qu'on croyait perdu, soit parce qu'on le perdait en croyant le sauver.

Tous ces durs de la main qu'il avait côtoyés dans ses études à l'internat, ces grands professeurs qu'il voulait égaler ne pleuraient certainement pas après chaque intervention. Pas des insensibles pour autant ; l'indifférence serait une qualité nécessaire, il croyait l'avoir compris. Il lui semblait ne pas être si éloigné d'eux, on cherche à le faire douter. Alors, il essaie de rassembler les images de ses premiers succès, même du premier, le plus pénible, le moins rassurant des succès. Il ne renie rien non plus de ses échecs, semi-échecs, demi-succès, le métier. Pourtant, en y repensant, puisqu'on le force à y repenser, il s'est senti plus d'une fois, depuis le début, un homme scindé. Ce n'est pas fini.

Pour moi, les événements d'aujourd'hui ne m'intéressent que pour ce qu'ils sont reflets d'une longue histoire... Mais Anthoine, lui, commençait seulement à s'intéresser au passé comme reflet du présent, à mon inverse.

Louis Aragon, *La Mise à mort*.

## FLEUR 1

Il est possible que je sois le dernier. Mon père, sitôt qu'il m'a vu l'âge de raison, m'a promis sa succession, comme il a pris celle de son père, de son grand-père, de quelques autres, sans doute, dans le cycle connu et inconnu des générations. Des Urbain le Jeune Delatour deviennent des Urbain l'Aîné Delatour. Oui, il est possible que je sois le dernier.

Pour me faire mieux voir ma place, mon père, une fois qu'une couleuvre s'échappait devant nous, au retour d'une de nos visites à nos malades, l'a comparée au serpent d'Esculape, ce dieu des Anciens chargé d'apporter aux hommes la guérison. Me montrant les anneaux successifs de l'animal, il les voyait comme autant de maîtres chirurgiens de notre famille enchaînés les uns aux autres, dont j'aurais été l'ultime maillon.

J'ai remarqué que, dans ce cas, je figurais la queue du serpent, l'anneau le plus fragile et sans suite. Maître Delatour l'Aîné, mon père, n'a pas voulu être en reste : la mue du reptile le destinait à croître et je croîtrais après lui.

Il m'a pincé la joue, me sentant digne, par mes paroles, de l'égaliser un jour. Il est vrai que je n'ai guère rencontré de meilleur parleur que mon père. Ses pra-

tiques les plus reculées, quand je l'accompagnais par les chemins, m'ont souvent semblé l'attendre autant pour l'écouter imager, comme nous avons fait avec ce serpent, que pour se faire remettre une épaule ou poser un bandage herniaire. Sa voix enveloppante était un meilleur bandage consolateur que tous les artifices de chirurgie à notre disposition, qu'il utilisait néanmoins dans les règles de l'art.

J'ai observé que les hommes souffrants considéraient en avoir pour meilleur argent, s'il les avait séduits par un conte, en même temps qu'il fermait une plaie. On ne résistait pas à Maître Delatour. Moi-même, j'ai dû lui céder à l'instant même où j'avais résolu de lui tenir tête.

Je n'avais guère plus de douze ans quand il a entrepris de m'ajouter à la succession des anneaux. Je l'accompagnais chez les blessés ou chez les patients qui le faisaient demander et demeurais à ses côtés, s'il recevait dans sa boutique de chirurgie et d'apothicaire.

Dans notre paroisse, nous étions accoutumés à exercer les deux arts. Si plusieurs générations ont vécu assez longtemps pour exercer ensemble, il est arrivé que l'un devienne maître chirurgien, pendant que l'autre se faisait maître apothicaire. Une vie abrégée d'un père ou d'un des fils a permis que le survivant prenne les instruments de l'un ou les remèdes de l'autre. Nos villageois n'auraient pas permis que l'un des deux leur manque, ne les distinguaient au reste pas. Aucun savant médecin ne se serait abaissé à les visiter, ne leur aurait de toute façon fouillé le corps endolori. Ils préféraient de loin celui qui les redresserait de ses mains aussi épaisses que les leurs et les enduirait d'un onguent qu'il aurait lui-même préparé, avec des plantes, des herbes et des fleurs de nos forêts et de nos prairies.

J'ai été le spectateur de tant de douleurs, entre mes douze et quinze ans, que je ne voulais pas, quand Maître

Delatour, mon père, me l'a ordonné tout de bon, devenir son garçon de chirurgie, afin d'apprendre, comme tous les aînés Delatour avant moi, l'art de la chirurgie, pour un apprentissage réglé de trois années sous sa conduite.

Le dégoût m'avait pris des sanies, des écoulements de sang de tous les orifices du corps. Je ne me voyais pas toucher toute ma vie des plaies suppurantes, ni remettre en leur place des tibias qu'un accident de charroi avait fait dévier de leur ligne, au point de les montrer à nu.

J'ai avoué à notre mère que, si mon père tenait à me garder auprès de lui comme son garçon apprenti, je préférerais être formé à devenir maître apothicaire exclusivement. J'avais la curiosité des plantes et des fleurs, mieux odorantes, hormis quelques-unes, que les hommes offensés, avais appris, par mes questions, leurs noms et leurs vertus, même de celles qui nous venaient de lointains pays, par des forains, et dont l'odeur me donnait de longs rêves.

Ma mère était la meilleure des femmes, la plus fière de son Maître de mari et des six enfants, dont j'étais le garçon aîné, après ma sœur Catherine. Fille de feu Maître Théodore Bleslin, lui-même maître ès art de la chirurgie d'une paroisse pas trop lointaine, Catherine Bleslin, ma mère, entraît secrètement dans mes vues, ayant toujours jugé que mon père m'avait mêlé trop tôt aux douleurs des hommes, me sentant de constitution plus faible que lui et plus sensible que mes cadets.

Comme Maître Delatour écoutait celle qu'il appelait la plus sensée des femmes, elle lui a remontré que mes frêles épaules n'étaient pas les mieux faites pour remettre dans sa cavité un genou déplacé ou l'omoplate d'un laboureur. Mon père ne doutait pas que les épaules me viendraient avec l'âge et l'usage. Le pigeonneau perd son duvet et prend son envol comme le plus gaillard des pigeons. Ma mère a attiré son attention sur la finesse

excessive de mes mains. Je n'en serais que plus habile (a déclaré mon père), pour aller chercher l'enfant rétif à naître dans le ventre de sa mère. Le bec le plus fin s'enfonce plus loin en terre pour extraire le ver le plus gluant.

Ma mère a saisi ce dernier mot pour dire le fond de sa pensée qui était aussi la mienne et rappeler les fois où j'avais dû vomir au sortir d'une visite, fermer les yeux, par mon jeune âge, et verser des larmes devant un membre ulcéré.

Cette fois, mon père n'y tenait plus. Je ne l'ai pas vu un autre jour se colérer aussi fort contre ma mère et un de ses fils. Vomir, c'était se débarrasser du mal ; fermer les yeux et pleurer, c'était les nettoyer de leur eau lacrymale pour les rouvrir plus propres. Je n'avais fait que commencer mon apprentissage plus tôt qu'un garçon qu'il aurait pris de rien. Il ne me voyait plus vomir ni baisser les yeux ni pleurer devant une plaie depuis longtemps. Le premier dégoût surmonté garantissait le futur bon maître en l'art de la chirurgie. Celui que rien n'aurait offensé ne serait jamais qu'un charlatan volant des âmes en souffrance, sans jamais leur imposer la force de ses mains. Le temps n'était pas venu qu'un enfant né Delatour fasse défaut à son père dans son métier.

J'ai proposé mon cadet, Pierre Delatour, l'avant-dernier de notre fratrie, comme meilleur successeur, dépeceur, en son jeune âge, joyeux et constant, d'insectes, d'oiseaux, de grenouilles et de crapauds. Mon père n'aurait pas la patience de faire mûrir ce babillard d'à peine huit ans. J'étais l'aîné de ses garçons, je l'avais vu remettre, renouer, inciser, saigner, extraire, administrer les drogues. Il me restait à m'emparer des instruments de la chirurgie et à imiter l'usage que je lui en avais vu faire.

Que personne ne prononce, de ce jour, le mot de dégoût devant la plus affreuse plaie, je me verrais chassé sur-le-champ de la demeure familiale, de notre paroisse de Neville-au-Désert, de la seigneurie de Montchevreuil, et ne serais reçu nulle part où sa voix porterait. Il l'avait sonore et son grondement ne s'est apaisé qu'à l'instant où j'ai juré de l'assister en tout, de me donner à mon apprentissage, jour comme nuit.

J'ai été contraint de me faire à mon dégoût, au long des trois années où j'ai appris ce qu'il me restait à apprendre, au point de devenir compagnon chirurgien, assuré de gagner la maîtrise et la succession des Delatour, si quelque retard n'était venu jeter le trouble dans notre famille et notre paroisse de Neville-au-Désert.

Cela n'était pas encore. J'en étais réduit à ruminer mes doutes et à les surmonter par force. Ainsi, moi qui préférais choisir les plantes au moment de leur fleur, dans notre jardin ou dans nos sous-bois, j'étais contraint de pratiquer les saignées. Si je ne me faisais pas au jaillissement et à l'écoulement du sang, je n'avais aucun droit, en présence de mon père, de le dire ni de le faire sentir. Le plus étonnant de tout était que ce que je haïssais le plus de faire, je le réussissais le mieux. J'étais demandé partout pour la douceur de mes saignées.

Urbain Delatour le Jeune vous fait cela comme une caresse. Il possède déjà toute l'adresse de son père avec la tendresse de sa mère.

Je finissais, par force, par admettre mes talents et ma réussite dans un art dont je sentais qu'il me restait beaucoup à connaître. Je ne quittais guère mon père, hormis pour la cueillette des simples et autres plantes qu'il m'accordait, non sans bonté, derrière son visage de dureté, se rappelant ma préférence secrète pour les travaux d'apothicaire, dont il tenait à me faire acquérir la maîtrise, à égalité avec la chirurgie.

Notre territoire couvrait une circonférence de près de quatre lieues, nous imposant l'usage de deux petits chevaux, pour atteindre les feux les plus lointains, parmi les deux cents ou à peu près, qui composaient, de hameau en hameau, notre paroisse de Neville-au-Désert, parmi les plus septentrionales de la généralité de Tours.

Nos chemins étaient si heurtés et creusés par les pluies qu'une carriole ne s'y risquait pas sans menacer d'y embourber une roue, à défaut d'y briser un essieu. Le simple cheval y était préférable, encore qu'il ne soit pas rare de le voir perdre le pas et se faire une entorse. La grande route la plus proche était distante de deux lieues et demie, nous mettant à l'écart de bien des importuns. Les habitants avaient l'usage de n'attendre rien de personne et de vivre quelque peu reclus les uns à distance des autres, fors Maître Delatour qui portait les nouvelles de chacun à chacun, apprécié pour cela, outre les soins qu'il donnait. Son mérite était reconnu partout, même quand il n'évitait pas la mort. On disait qu'il savait l'aider à passer aussi bien que Maître Beauséant, notre curé, que l'âge empêchait de se hâter comme nous vers les maisons les plus reculées.

Ma jeunesse à ses côtés renforçait la réputation de mon père comme infatigable homme et chirurgien et apothicaire. Notre apothicairerie recevait des visites les plus lointaines, certaines paroisses environnantes en étant privées. Nos pratiques s'étendaient au-delà du raisonnable, comme le bruit de nos vertus.

Notre communauté de laboureurs, de vigneron, de marchands, d'artisans et d'hommes de peine avait à souffrir des négligences du seigneur du pays, M. de Montchevreüil, veuf depuis longtemps et taciturne, souffrant de la maladie de la pierre.

Ses douleurs vésicales, pour être apaisées un temps par les remèdes de Maître Urbain Delatour, broyés par

mes soins, ne l'en reprenaient pas moins, et sans attendre longtemps. Nous lui faisons pisser du sable et des cailloux, cela se reformait, on le faisait pisser toujours. M. de Montchevreuil passait de la satisfaction de se croire débarrassé de ses cailloux à la plainte de les sentir le torturer derechef, sans remède définitif. Mon père assurait qu'il n'y aurait pas beaucoup à gagner d'une taille vésicale, tant le mal semblait trouver un bon terreau dans le corps d'un homme qui trouvait sa satisfaction à se montrer mélancolique et cassant.

On lui accordait le bénéfice de sa douleur, on l'aurait aimé moins abrupt avec ses paysans ou plus accueillant sur ses terres. Il était propriétaire de la plupart des clos et fermages de notre paroisse, loués à nos modestes vigneron, laboureurs, closiers et métayers. Mais l'occupation excessive de sa santé le rendait oublieux du reste, au point qu'il se moquait de louer une partie de ses clos ainsi laissés à l'abandon et gagnés par les friches, malgré les demandes, chaque année, de quelques bons laboureurs du pays ou de paroisses voisines. Ceux-là ne demandaient pas mieux que d'épouser nos filles et de prospérer sur les terres de Neville-au-Désert, le nombre de nos pratiques en aurait grossi, ce n'était guère possible avec un tel seigneur.

Les plus insistants connaissaient parfois des déconvenues. Au renouvellement de leur bail, certains n'étaient pas reconduits, effet de pure méchanceté, ou se voyaient imposer des exigences nouvelles qu'on apparenterait à du pillage. Il ne fallait plus donner six chapons, mais douze, etc. On prenait l'habitude de se taire, sans comprendre le refus d'un seigneur de faire rendre ses propres terres, alors qu'on était prêt à y travailler pour le plus modeste bénéfice.

Les plus indulgents savaient que la mauvaise santé de M. de Montchevreuil était cause qu'il était le plus atra-

bilaine des hommes et imploraient mon père d'y porter remède par toute voie de la chirurgie qu'il avait en son pouvoir, afin d'obtenir l'apaisement des humeurs chez un homme qu'on avait connu plus plaisant dans sa jeunesse, bienveillant avec ses closiers et fermiers, à qui il ne demandait que les corvées nécessaires.

La mort en couches, ou peu s'en faut, de sa femme, sous les mains d'un autre Urbain Delatour, mon grand-père, l'avait changé en un matin et fait de lui un homme dévoré par sa bile, sauvage, raide même avec ceux qui lui étaient d'avance le plus soumis, dont l'affection la plus ancienne était broyée plus sûrement que des feuilles de pavot noir sous mon pilon dans mon mortier de bronze.

Il avait traité avec la même rudesse l'enfant qui n'avait pas accompagné sa mère emportée par les fièvres peu d'heures après la naissance de son unique fille. Isabelle de Montchevreuil en était devenue une aussi singulière personne que son père, mais à sa manière.